

# Texte 1. Introduction à une discussion approfondie sur l'éducation anti-autoritaire.

|                                                                                           |    |
|-------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Texte 1. Introduction à une discussion approfondie sur l'éducation anti-autoritaire. .... | 1  |
| 1.1. Ambigu .....                                                                         | 1  |
| 1.2. Conclusion de cette ambiguïté : .....                                                | 5  |
| 1.3. Le couple autoritaire/soumis. ....                                                   | 8  |
| 1.4. Décision : .....                                                                     | 9  |
| 1.5. Marxisme et autoritarisme. ....                                                      | 9  |
| 1.6. Conseils parentaux. ....                                                             | 14 |

## 1.1. Ambiguïté

L'éducation est un mot ambigu : on l'interprète de différentes manières. Nous adopterons ici le sens intuitif, que l'on peut résumer comme la transmission de la culture en tant que moyen de formation. « Autoritaire » a une connotation émotionnelle : une autorité inflexible, en somme. « Anti-autoritaire » désigne alors le refus de se soumettre à une telle autorité, voire de la pratiquer soi-même. Voilà pour les sens généraux. Venons-en maintenant aux sens spécifiques, qui précisent et enrichissent les précédents . Comment les résumer ?

- « L'éducation anti-autoritaire » consiste à éliminer la domination excessive au moyen d'une éducation qui favorise l'autodétermination (c'est-à-dire se déterminer par soi-même : il faudrait donc dire « s'autodéterminer » (« soi-même » est le sujet la première fois, l'objet la seconde fois)).

La question centrale est désormais la suivante : que signifient les expressions « autodétermination » et « abus de pouvoir » ? Réponse : ces termes sont issus de la fusion du mouvement étudiant et de l'éducation collective.

Collectif (« collectivité », commune, colonie (ce dernier terme étant facilement péjoratif !)) désigne un groupe de personnes partageant les mêmes idées travaillant ensemble (ou même vivant ensemble) à une tâche socialiste, mais de telle sorte que seul un petit nombre de membres composent le groupe.

On peut citer comme exemples le modèle soviétique (NK Krupskaya , AS Makarenko , qui prônaient les « communes », des colonies pour enfants

délaissés), le kibboutz israélien (d'inspiration est-européenne), l' école Summerhill (AS Neill : démocratie directe à l'école). Un « mouvement étudiant » désigne un mouvement soutenu par des étudiants (en fin de cursus), s'exprimant par la contestation (par des actions de protestation portant sur des questions liées à l'université et à l'école, mais aussi sur des questions extra-universitaires et extra-scolaires telles que la réforme de l'éducation et la politique internationale), animé par un refus subculturel et anti-culturel (« le grand refus » de la société établie et de la « Herrschaft », le pouvoir (excessif ) qui y règne, le tout à l'échelle mondiale).

« Sous-culture » : composante d'une culture dominante ; « anti-culture » : composante d'une (super)culture qui s'oppose à la culture établie. « Underground », Beat, Hippie, Nouvelle Gauche.

Le mouvement étudiant prend racine vers 1955 ; la phase spectaculaire commence vers 1965 (surtout 1968) ; la phase de dispersion suit à partir de 1970.

La Nouvelle Gauche constitue l'idéologie, la doctrine qui unit le groupe en tant que tel et qui est néo-marxiste (en particulier l' École de Francfort ). Rousseau, Kant, Feuerbach , les hégéliens de gauche , Marx, Freud, Heidegger – voici les inspireurs de ce mouvement de pensée. Herbert Marcuse , Max Horkheimer , Erich Fromm et Theodor Adorno, en particulier, en sont les théoriciens. Pour eux, le marxisme est considéré comme l'épanouissement des Lumières (Locke, Hume : anglais ; Voltaire, Rousseau : français ; Wolff, Kant : allemand ; en Angleterre plutôt scientifique, en France plutôt révolutionnaire sociale, en Allemagne plutôt spéculative profonde) : l'individu émancipé qui s'affranchit du dogmatisme et de l'autorité superflue, et qui éprouve un sentiment de culpabilité, occupe le centre de la réflexion.

Le marxisme est la fusion de l'économie anglaise et du socialisme français, mais ancré dans la philosophie allemande, et plus précisément sur une base dialectique. La « dialectique » désigne ici une conception de la réalité et de l'humanité qui place le devenir et le développement au centre, mais de telle sorte que ce n'est pas une providence planificatrice, mais plutôt une puissance indéterminée qui se réalise (chez Hegel, « Dieu », chez Marx, « matière ») qui gouverne le mouvement , sous la forme de la parole, du contre-argument et du dialogue.

De plus, le néo-marxisme s'engage dans la critique culturelle et la psychologie sociale (en profondeur) — dans laquelle la psychanalyse de Freud

est appliquée socialement — et est plutôt orienté vers l'anarchisme.

Berlin 1968 : « le Conseil d'action » zur Libération des femmes : « Décision d'utiliser des boutiques vacantes (laden, läden ) pour créer des communes d'éducation des enfants. Voici le début officiel de l'éducation anti-autoritaire. Depuis, l'expression « éducation anti-autoritaire » est devenue un mot à la mode. Conséquence : l'ambiguïté ! Cette ambiguïté se résume en deux mots clés : le caractère non directif et le caractère permissif. »

Claartje Hülsenbeck , Jan Louman , Anton Oskamp , *\*Het rode boekje voor scholieren\**, Utrecht/Anvers, Bruna, 1970, est typique de nombreuses « pages pour une vision permissive, avec des "autorisations" » — des admissions pour bien plus que ce que permettaient les sociétés archaïques, autoritaires et attachées à la tradition : l'action, le sexe (seul, à deux ; homosexuel, hétérosexuel, bisexuel !), les drogues récréatives (consommation de drogues), l'objection de conscience et/ou le service de protestation, Dolle Mina (« Patron dans votre propre ventre », mesdames !), sont à l'ordre du jour.

Par exemple : « Il faut installer des distributeurs automatiques de préservatifs à l'école. » (97). « Si l'école n'en veut pas, l'un d'entre vous peut ouvrir une boutique pour en vendre. » (97) Ou encore : « Dans notre société, les jeunes enfants ont peu d'occasions de jouer à des jeux sexuels entre eux » (91) ! Le concept d'« action » englobe en réalité le sexe, la consommation de drogues, l'objection de conscience et le Dolle Mina-isme . Tout cela est justifié par l'argent (l'avidité), les inégalités, la compétition, l'autorité (à la maison, à l'école, au travail et dans la vieillesse) et le fascisme au sein de la société « établie ». L'« autorité » est définie comme la répartition des rôles entre les « orateurs » (à la maison : père, mère, oncle/tante, voisins ; à l'école : directeur, enseignants ; au travail : chef, superviseur, directeur ; dans la vieillesse : médecins, employés, soignants) et les « silencieux » (à la maison : enfants ; à l'école : élèves ; au travail : employés ; dans la vieillesse : personnes âgées). Cette dualité (simpliste, mais tranchée) définit l'« autorité », le « pouvoir ».

Dans le domaine de l'éducation des adultes, on retrouve une tendance non directive, par exemple dans les groupes de formation (groupes T) ; la libre course freudienne (1895), permettant les pensées, les idées, les sentiments, etc., a été conçue par Kurt Lewin (1946) sur une base de groupe et a rapidement été pratiquée à la fois verbalement (en parlant librement) et non verbalement (en jouant), parfois à des fins industrielles et commerciales (dans les entreprises), et parfois de manière ludique (groupes de croissance « rencontre »).

Tout ceci se justifie par la proposition suivante : « l'authenticité » (qu'une chose, un sentiment par exemple, soit véritablement « mienne » (« Je.meinig.keit », comme dirait Heidegger), que quelque chose soit je meines ) est diminuée, voire tuée et mutilée en hypocrisie par la maîtrise de soi fondée sur des règles morales de conduite.

L' idéal apollinien de maîtrise de soi est ici remplacé par la débauche dionysiaque, pour reprendre l'expression de Friedrich Nietzsche . Ou, chez H. Marcuse : le Logos (qu'il conçoit à sa manière : une emphase unilatérale sur la performance, l'efficacité et l'ordre rationnel ) est remplacé par Éros (compris comme vie spontanée, créativité, société et jouissance de soi). On constate ici la dualité « rationalisme/romantisme ». En fin de compte, la différence entre permissifs et non directifs est minime . Les transitions sont fluides. Ces deux tendances remettent en question la morale archaïque et classique. La « moralité » est constamment déformée en hypocrisie (« On prêche ce que l'on ne croit pas soi-même ») ; on accomplit consciemment ce que l'on ne croit pas, inconsciemment ou subconsciemment. Par cette caricature de la morale (établie) — car il n'en existe aucune autre, à moins qu'il ne s'agisse d'une utopie ! —, en prenant ce point de départ, on adopte une position tactiquement (rhétoriquement) forte qui peut se révéler démagogique, notamment auprès des jeunes et des adultes déracinés qui cherchent à se réinsérer et suffoquent dans la société industrialisée et son emprise. Ces caricatures, qui semblent contenir une part de vérité (une vérité parfois angoissante ), ont même semé l'insécurité chez nombre d'enseignants, de figures d'autorité et de prêtres.

L'éducation anti-autoritaire est en quelque sorte « socialiste ». « Socialisme » Le terme « socialisme » est un mot à la mode et donc ambigu. Choisissons toutefois une classification, aussi perfectible soit-elle : <sup>1e</sup> « socialisme » (ou collectivisme) est un système économique à deux objectifs.

**(i)** la propriété des moyens de production (usines, terres, etc.) doit revenir à une forme quelconque de « communauté » ;

**(ii)** la régulation de l'ensemble du système économique doit être confiée à une « communauté » (la production et la distribution doivent être retirées de la soi-disant « économie de marché libre » et devenir une économie « guidée »).

Le communisme va plus loin : à l'exception des moyens de production (voir (i) ci-dessus), tous les biens sont communicativement (« socialisés ») selon leur propriété et leur utilisation, tandis que leur gestion est confiée à une communauté.

Le socialisme est donc un communisme modéré, ou le communisme un socialisme radical. C'est pourquoi ces termes sont si facilement confondus, surtout par ceux qui ne raisonnent pas avec une logique rigoureuse. Nous venons de dire : « entre les mains de telle ou telle communauté ». Or, il existe des nuances : qu'est-ce qu'une « communauté », au juste ? Ce mot, lui aussi, est ambigu. Voici une classification :

**a/** Le marxisme (également appelé « social-démocratie » ou « socialisme scientifique ») comprend que la « communauté » désigne la société de citoyens dirigée par un gouvernement démocratiquement élu (la soi-disant démocratie politique finira par disparaître et laisser place à une démocratie économique et sociale) ;

**b/** Le socialisme d'État (étatisme) entend par « communauté » l'État (politique) classique ; il vise donc à rester une démocratie politique ; le deuxième point, une économie dirigée, est à l'ordre du jour ; le premier point, le transfert de propriété à la « communauté », n'appartient pas fondamentalement au socialisme d'État ; conclusion : la communalisation (socialisation) signifie ici la mise en état ;

- une variante de l'époque était le socialisme agraire ou socialisme des champs, qui va un peu plus loin, à savoir en voulant nationaliser le sol et la propriété foncière ;

- Le socialisme d'État est fondamentalement un socialisme réduit ou partiel car il ne postule essentiellement que le point (ii) économie planifiée ;

**c/** L'anarchisme conçoit la « communauté » non pas comme la société des « citoyens » (social-démocratie ou marxisme), ni comme le gouvernement de l'État (société étatique), mais comme des groupes de travailleurs, en principe indépendants de la société et de l'État, qui existent soit territorialement (par exemple, au niveau municipal), soit économiquement (par exemple, la population active) :

- Une variante est le syndicalisme, qui conçoit le syndicat comme un « groupe de travailleurs » et exige donc que les syndicats deviennent propriétaires des moyens de production et les dirigeants de l'économie.

## 1.2. Conclusion de cette ambiguïté :

La « communauté » désigne soit la société (la super- ou globale collection de citoyens ; d'où la socialisation), soit l'État (étatification), soit un ou plusieurs groupes de travailleurs (groupement, syndicalisation).

Les anti- autoritaires rejettent à la fois le système féodal (les grands -

propriétaires terriens contrôlent la propriété et le soi-disant marché libre) et le système capitaliste (la bourgeoisie à prédominance industrielle domine la propriété et le marché libre, même sous sa forme néo-capitaliste, caractérisée par l'accumulation de capital et de pouvoir dans des trusts, des multinationales, etc., et par l'intervention de l'État à leur profit), ainsi que le système fasciste ( sans parlement ). Le communisme d'Europe de l'Est, caractérisé par la domination d'un parti unique soutenu par l'armée, combinée au féodalisme et au capitalisme, est abhorré en raison de la terreur stalinienne instaurée par ce parti unique, de sa dictature et de son dogmatisme, tout comme le capitalisme de marché américain et européen (respectivement le néo-capitalisme), dans le but de construire un socialisme planétaire, sans État ni communisme (non totalitaire).

Si l'on demande « Où se trouve le socialisme aujourd'hui ? », nous répondons, avec *J.F. Revel, \*La tentation totalitaire \*, \*Paris\*, Laffont, 1976*, qu'en fait une société véritablement socialiste n'existe nulle part, mais seulement des fragments, fascinés ou non (par le communisme) — par la soi-disant dictature du prolétariat, et présentant des inconvénients majeurs à plus d'un titre.

Le mouvement étudiant, la Nouvelle Gauche, le gauchisme (à ne pas confondre avec la gauche), est resté beaucoup plus fidèle à lui-même aux États-Unis (car là-bas, on ne cherche pas à éliminer les inconvénients de la liberté économique (et sociale et politique) — qui, pour le moment, profite toujours aux plus forts et aux plus intelligents — en détruisant cette liberté elle-même (ce que les totalitaires de gauche et de droite ont toujours préconisé), mais en l'assainissant dans ses effets et ses conséquences) ; en Europe, en revanche, le gauchisme a été pratiquement immédiatement absorbé par le trotskisme, le stalinisme et le maoïsme.

Amada BV est maoïste (Kris Merckx, et notamment l'idéologue Ludo Hartens). Son objectif est d'amener les masses au communisme, en préparant la révolution (et uniquement la révolution, conçue par la violence) parmi les travailleurs, avec les travailleurs, et en la réalisant partiellement, car c'est le seul moyen de débarrasser le monde du ( néo )capitalisme, du fascisme et du stalinisme russe. L'Albanie et la Chine en sont les exemples les plus frappants. Ce ne sont pas des pays impérialistes (superpuissances) comme l' Union soviétique, où le capitalisme a été restauré par la concentration du pouvoir économique, avec pour conséquences l'oppression interne et l'agression externe. Un régime socialiste fondé sur l'armement total de la classe ouvrière : tel est le but. La dure leçon de l'histoire est que la violence, et seulement la

violence – mais une violence justifiée par le socialisme – est l'arme de la libération de l'oppression exercée par une poignée d'exploiteurs du grand capital. Mao affirme que, pour construire une société planétaire non violente, seule la violence est efficace, car le capital ne cédera que par la violence. Les voyous, les milices privées, l'intimidation – tout cela est justifié comme un moyen d'atteindre un but supérieur.

Le collectif médical d'Hoboken (Merckx, Leyers) est bien connu : il s'agissait d'une cellule maoïste. Cf. Clarté . Leyers ne put la supporter car il embrassait le marxisme comme une simple perfection intellectuelle (la théorie !), et non comme une praxis révolutionnaire (avec tous les sacrifices que cela implique ).

En ce qui concerne les communes, il est fait référence à *J.van Ussel , introduction, Het Communeboek , Utrecht/Anvers, 1970*. « Pourquoi tant de communes disparaissent-elles ? En partie pour les mêmes raisons que les mariages échouent : une préparation insuffisante, la cohabitation de personnes trop instables pour mener une vie plus ou moins harmonieuse avec autrui, une incompatibilité entre partenaires et des attentes démesurées. Dans certaines communes, on observe également le même phénomène que dans les mariages : les membres sombrent dans la léthargie, une ou quelques personnes se sentent obligées de tout faire, tandis que les autres laissent la situation se dégrader. (...) Faire prospérer une commune est aussi plus difficile. »

Le mariage est précédé de plusieurs phases préparatoires : la rencontre, l'accord pour se marier, les fiançailles et le début solennel de l'union. Cela oblige les personnes concernées à réfléchir à leur engagement. De plus, dans le mariage, tout est plus ou moins encadré par des normes, des règles et des coutumes, tandis qu'une communauté risque de sombrer dans l'anomie (absence de lois), dans un borbier de conceptions idéales irréalistes. (...) Nous savons cependant que les communautés à vocation religieuse fonctionnent mieux que celles fondées sur des idéaux politiques et économiques. Il est également frappant de constater que les communautés dotées d'un leader clairement identifié se portent bien après le départ des membres dissidents, tant que ce leader remplit sa fonction. En revanche, toutes les communautés dotées d'un leader ont cessé d'exister dès que cette figure a disparu. (pp. 26-27)

Dans notre pays, les étudiants vivent en communauté pour lutter contre la solitude et le coût de la vie. Les diplômés et les travailleurs font de même

pour des raisons similaires, ainsi que pour répartir les tâches (garde d'enfants, activités extrascolaires, travaux d'entretien et de réparation de l'environnement).

Géographiquement, leur migration s'est opérée : des grandes villes vers les plus petites, avec des motivations politiques et religieuses venant s'ajouter aux précédentes. Il suffit de penser aux mouvements de renouveau religieux , comme celui du Jeune Jésus, et aux chrétiens pentecôtistes (ou mouvement charismatique chez les catholiques). Les réformateurs monastiques souhaitent également suivre cette voie (car le monastère traditionnel est en déclin).

Aristote dit ( Éthique à Nicomaque : 6) que les hommes ne recherchent pas le bien en soi mais le bien réalisable (« prakton »). Platon lui-même reconnaissait que sa Platonopolis demeurerait une utopie faute de conditions réelles pour sa réalisation. Appliquons cette sagesse antique à l'engouement actuel pour les communes : elle reste utopique tant qu'elle n'est pas établie ; elle est sujette à toutes les faiblesses humaines dès qu'elle l'est ! Surtout, sans règles de conscience ni autorité, elles seront aussi irréalisables et invivables que toutes les formes de société du passé. Or, la vie dionysiaque est par définition une vie libre de toute règle de conscience et de toute autorité . Le démocrate dionysiaque parviendra-t-il à établir une communauté véritablement non directive, voire permissive ? L'avenir nous le dira ! Définir la commune comme une communauté vivante sans relations d'autorité formelles est une utopie possible ; la réaliser est une autre affaire.

### 1.3. Le couple autoritaire/soumis.

Au cœur de l'éducation anti-autoritaire se trouve, bien sûr, ce système ! Une appréciation préconçue de la domination, de l'autorité, du pouvoir et de la force ; une vision simpliste qui divise l'humanité en bien et mal, en noir et blanc ; une surestimation de soi et un mépris pour ceux qui sont différents ; surtout, la division de l'humanité en forts (qui sont bons) et faibles (qui sont mauvais) sur l'échelle sociale (supériorité, subordination) : voilà la personnalité autoritaire ! Une propension constante à attaquer les faibles, un esprit de compétition , un sens strict de l'ordre, le traditionalisme, le conventionnalisme , une volonté de punir ceux qui ont un tempérament différent : voilà quelques autres caractéristiques.

Selon Caruso , une éducation autoritaire engendre une nature névrotique tripartite faite de peur, d'agressivité et de culpabilité.

Il est certain que la névrose est triple : la neurasthénie, qui repose sur la conscience (in)consciente qu'il faut jouer un rôle qui dépasse ses capacités,



voire les épuise (névrose de fatigue, névrose d'épuisement).

- Alternativement, deux névroses supplémentaires se greffent sur cette névrose de base :

**(i)** la psychéasthénie , qui tourne autour d'un rôle que l'on ne peut pas gérer, que l'on n'ose pas ou que l'on ne veut pas jouer , fondée sur le doute de soi et le doute quant à son propre droit de jouer ce rôle ( insécurité , anxiété et névrose d'autorité , qui alterne entre des remords de conscience excessifs et une rébellion contre les règles de conscience et les figures d'autorité) ;

**(ii)** l'hystérie, qui tourne autour du rôle élevé, trop élevé, que l'on ne peut assumer, que l'on n'ose pas endosser, mais que l'on joue néanmoins par des actions de substitution qui prétendent pouvoir assumer, oser endosser le rôle : d'où les nombreux événements faux, théâtraux, artificiels et excentriques que les hystériques infligent à ceux qui les entourent, par besoin d'attention et d'affection.

#### 1.4. Décision :

La seconde, la névrose psychasthénique, engendre l' homme soumis dans son trouble. Les anti- autoritaires affirment que

**(je)** le familialisme (avec son paternalisme ou sa tendance à la surprotection paternelle et maternelle ) et

**(ii)** Le capitalisme (avec son besoin de figurants formés, purement fonctionnels, qui exécutent les ordres donnés) qui cultivent la névrose. D'où leur offensive contre la famille et l'entreprise telles que l'ordre établi les conçoit. Et contre l'école structurée de manière paternaliste et capitaliste : cette école ne cultive que des personnalités faibles, voire psychasthéniques, saturées de peur ( peur de l'anxiété ), de culpabilité, d'agressivité – en un mot, des « sujets » <sup>1</sup> .

#### 1.5. Marxisme et autoritarisme.

La fusion du dionysianisme freudien , qui vit sans règles ni autorité et cherche à établir des communes de manière non directive et permissive, avec la dialectique marxiste est un problème : l'eau et le feu sont -ils fusionnables ? *Fr. Stark , Herbert Marcuse / Karl Popper, Social Revolution / Social Reform (A Confrontation), Baarn, Wereldvenster, 1971, 34v.*

« Socrate dit quelque part (...) « Je sais que je ne sais rien, et même à peine (...) Socrate disait aussi qu'un homme politique ou un homme d'État se devait d'être sage. Il voulait dire par là qu'un homme politique se devait, plus encore que quiconque, d'être conscient de son ignorance. Car il a endossé une lourde

responsabilité ! » (...)

Je partage l'avis de Socrate. Et voici comment je formule au mieux mon principal reproche à l'égard de tous les marxistes modernes : les marxistes se croient très savants. Ils manquent de modestie intellectuelle. Ils étalent leur savoir et leur terminologie impressionnante. Ce reproche ne s'applique pas à Marx ni à Engels. C'étaient de grands penseurs originaux, porteurs d'idées nouvelles, parfois difficiles à formuler. (...)

« Mais j'accuse les marxistes révolutionnaires modernes de construire de grands arguments et de vouloir nous impressionner par peu d'idées et beaucoup de mots. Rien ne leur est aussi étranger que la modestie intellectuelle. Ils ne sont donc pas allés s'instruire auprès de Socrate, ni auprès de Kant, mais auprès de Hegel. » Ainsi affirmait Karl Popper, le rationaliste critique, qui prétendait que même les sciences naturelles (malgré leurs succès retentissants) ne consistent pas en un savoir ferme et certain, mais en des hypothèses audacieuses (oc 35).

Autrement dit, nos marxistes sont pour la plupart éloquents et idéologues, mais très peu scientifiques au sens critique du terme. C'est précisément pour cette raison qu'ils rencontrent un tel succès auprès des masses, largement peu critiques.

- L'assurance marxiste se retrouve dans le catholicisme post-conciliaire Au sein même de ce milieu, parmi les prêtres, les intellectuels, les enseignants religieux, etc., des ruptures importantes se sont produites : l'Église se sent désormais incertaine, une « Église en quête », « en chemin » ! C'est de la modestie, mais aussi de la faiblesse ! Notre communauté catholique n'est plus capable de prendre position ! Partout, on observe une multitude de tendances : doute sur sa propre identité, sur son propre rôle et sa vocation dans ce monde bouleversé, découragement, hésitation. L'assurance de l'intellectuel moderne sécularisé, tel le marxiste, contraste fortement avec ce doute catholique quant à l'identité, au rôle et à la fonction !

« Il existe, à différents niveaux, dans tout l'Occident, une crise morale ingérable. Puisque non Si une seule institution traditionnelle peut mettre fin à cette crise, d'innombrables personnes se tournent vers d'autres institutions. Après tout, cette fascination pour la « magie noire » coïncide avec l'engouement pour le bouddhisme zen, l'« expansion de conscience » par le LSD sous la houlette de Timothy Leary (...), l'engagement politique extrême et l'éducation anti-autoritaire.

La popularité croissante de sectes déjà existantes, telles que les Témoins de Jéhovah, les anthroposophes, toutes les expériences de type Walden d'une certaine durée, et l'Église mormone, va dans le même sens (...). Il est important de noter que cela ne dit rien de la valeur intrinsèque potentielle de chacun de ces groupes marginaux. Il est simplement affirmé ici que ces groupes semblent offrir un dernier refuge à d'innombrables personnes qui ne peuvent plus accepter les églises, les institutions et les autorités morales établies. Le terme « anti-autoritaire », fréquemment employé dans le domaine de l'éducation, semble englober la quasi-totalité de ces phénomènes : les gens recherchent une nouvelle autorité, un signe de sens en ces temps de profonde confusion et de désespoir. Or, une attitude commence également à émerger dans les milieux humanistes et universitaires, attitude inacceptable pour les victimes de la crise morale : une position anti-autoritaire qui reconnaît elle aussi ses limites.

On peut à juste titre applaudir cela pour des raisons humanistes et académiques et scientifiques ; mais il ne faut pas oublier que la majorité de nos concitoyens n'est pas prête pour une attitude anti-autoritaire, qu'elle interprète négativement la perte de face humaniste, tout comme, par exemple, en Belgique, elle perçoit également négativement la perte de face de notre autorité morale par excellence, l'Église catholique, et s'y accroche ensuite souvent. Une rigidité irréconciliable, comme celle de nos « Parents Inquiets ». Si « anti-autoritaire » signifie abandonner toute norme directrice, alors le mouvement anti-autoritaire laisse le champ libre à tous les démagogues (fascistes), un phénomène que l'on observe aisément dans le soi-disant « débat politique sur l'avortement ». ( *Ainsi L. Geerts, Garlos) Castaneda : sorcier de profession* , dans Streven, 41;6 (mars 1974), 577/578).

Le léninisme est du marxisme, mais interprété militairement. Les salariés souhaitent une redistribution équitable des revenus, mais pas une révolution matérialiste et collectiviste à l'échelle planétaire. C'est pourquoi Lénine (1870/1924) a repensé et refondu le marxisme sur les plans stratégique et tactique. La violence, en particulier la guerre classique, la guerre atomique, biologique et chimique , et – invention de Lénine – la guerre psychologique (perfectionnée par Staline, Mao, Castro, et Hitler), en sont les moyens ! Le léninisme consiste à saper secrètement la volonté de l'adversaire de se défendre ! Semer la méfiance du peuple envers ses autorités en instaurant la suspicion, voilà le moyen ! Chiang Kai- shek (« régime corrompu »), Salazar , Caetano (dictature), Diem (« corrompu », « vendu » aux États-Unis), Nixon (« corrompu » : Watergate), Thieu (« corrompu »), France (torture en Algérie ),

Dubček (« révisionnisme »), Chili (« coup d'État illégal »), OTAN (« danger constant de guerre »).

Nous ne prétendons pas que tous les cas cités soient irréprochables — il n'existe pas de pouvoir établi irréprochable , pas même, et surtout pas, le pouvoir léniniste — : nous insistons sur la rhétorique (les techniques de persuasion qui se disent « anti-autoritaires », mais qui, en tant qu'outils de manipulation, exacerbent la crise morale qui nous entoure).

Dans une seconde phase, cela se transforme en polarisation (« dialectisation », selon le jargon hégélien) : les antagonismes (oppositions irréconciliables ) sont attisés ! Dans l'Église (intégristes/progressistes), dans l'armée (officiers fascistes/de gauche), dans les universités (étudiants marxistes/modérés), dans les syndicats (syndicats révolutionnaires/apolitiques).

Par exemple, il est surprenant que dans les milieux catholiques, le soi-disant chemin solidaire L'ESPRIT DU CATHOLICISME est occulté par la rhétorique marxiste. Ni conservatisme (l'ordre traditionnel), ni libéralisme (système de concurrence), ni marxisme (lutte des classes), ni nationalisme ( fanatisme ethnique et nationaliste), ni national-socialisme (racisme), mais bien personnalisme (l'humanité comme communauté unie de personnes) constituait le principe fondamental du catholicisme en tant que système social. Le terme « solidarisme » est apparu en France (1852), sous l'impulsion de Pierre Leroux , en réaction au socialisme marxiste.

### ***Le système social chrétien est :***

**(1)** un système économique privé dans la mesure où ce titre le distingue du socialisme communiste ;

**(2)** un système de travail qui considère l'ouvrier comme la principale cause de la prospérité nationale, - s'affranchit de toute partialité mercantiliste ou physiocratique ;

**(3)** un système de travail solidaire fondé sur des principes économiques privés , par opposition au « système individualiste de liberté naturelle ». Ainsi, Beinrich Pesch , Das christlich-soziale System der Volkswirtschaft , au début de ce siècle.

« Pourquoi notre Église a-t-elle abandonné à ce point son sens de l'identité sociale pour se livrer à une analyse marxiste des faits et se renier aussitôt ? Le message solidaire, enrichi par les réflexions récentes, offre néanmoins une doctrine sociale nuancée et saine, conforme à l'essence même de l'Église. » –

Leonor Ossa , « Die Revolution - das ist ein Buh et ein « L'Homme libre », Hambourg, Furche , 1973. Concernant l'Amérique latine, même le concile de Chalcédoine, qui reconnaissait Jésus à la fois Dieu et Homme, estimait qu'il fallait raser les frontières pour que la justice sociale y règne ! Jésus est homme !

Seule une conception purement humaine de Jésus peut fonctionner comme libératrice des masses d'Amérique centrale et du Sud. La peur d'un monde invisible, empli de pouvoirs inquiétants , tels que le Sacré-Cœur de Jésus et une multitude de saints populaires, empêche la maturité (l'individuation) et constitue un vestige du complexe d'Œdipe, faisant obstacle à l'analyse marxiste. – Qu'il en soit ainsi. Sous certaines formes, elle était et demeure animiste-magique ; néanmoins, la croyance en un Dieu céleste ( l'urmonothéisme ) en est un élément central, et elle a toujours joué un rôle de correctif social. Mais le marxiste ne le perçoit pas, car il s'appuie sur des conceptions simplistes et fondamentales de l'histoire des religions.

Oui, notre doctrine et notre théologie religieuses ont permis qu'on leur arrache la religion ! La « religion » est – artificiellement, qui plus est – opposée à la « foi » : la foi est une religion sécularisée, celle de la croyance en un Dieu céleste, de la conscience sacramentelle, d'un code éthique fondé sur le sacré, d'une religion « libérée » de l'autorité ecclésiastique ! Ceci est transmis à notre jeunesse, non pas comme une opinion parmi d'autres, normales dans notre société pluraliste, mais comme une vérité nouvelle. Avec toutes les conséquences que cela implique : Dieu, ou la Trinité, comme créateur, le plan divin du monde, l'histoire sacrée, l'Incarnation, la rédemption par et dans la résurrection, le Décalogue... tout cela est « remis en question ». On n'enseigne plus ; on demande : « La religion a-t-elle encore un sens pour nous, les sécularisés ? » On attend ensuite des jeunes qu'ils se débrouillent avec des problèmes concrets malgré ces interrogations. La névrose est- elle encore loin ? Les êtres sans identité sont-ils condamnés à la névrose ?

Intellectuellement, notre religion – qui a pourtant prouvé pendant des siècles son rôle de levain dans la pâte païenne – est dégradée comme irresponsable pour le forum de la raison moderne (Kant, Hume) ; moralement, elle est invalidée comme opium socialement oppressif du peuple (ou pour le peuple) (Marx, Kant) ; émotionnellement, elle est rejetée par suspicion comme infantilisation de l'individu (Freud).

Au cœur de cette conception se trouve l'opposition entre « l'Être suprême tout-puissant et omniscient et l'homme impuissant et ignorant ». La

soumission est érigée en vertu cardinale : elle opprime socialement et mutile psychologiquement. Ce message est transmis à la jeunesse de manière simpliste, sans nuance ! Il s'agit, en réalité, d'une critique triple de l'athéisme ! Ce faisant, on oublie, par exemple, que la magie, et notamment la magie noire, a engendré une religion autoritaire, mais non la croyance en un Dieu céleste, fondement de toute religion (digne de ce nom).

Quand nos théologiens et enseignants catholiques oseront-ils à nouveau proclamer cela et en proposer une réfutation ? Où est passée l'identité religieuse de notre Église ? Notre identité catholique n'a-t-elle plus sa place dans une société pluraliste ? Comprendre « ce monde » se résume-t-il à accepter aveuglément ce que disent ceux qui pensent différemment, ceux d'autres confessions (souvent sans arguments sérieux, souvent fondés sur des demi-vérités) ?

## 1.6. Sagesse parentale.

Strasser définit la relation éducative comme la synthèse du leadership ( Führen ) et du laisser-faire ( Wachsenlassen ), ancrée dans une pratique pédagogique pré-scientifique. Point de fatalisme , point de transcendance. La « liberté » ( transzendente = englobante), mais la fusion des deux, selon Herbart, définit l'éducation. C'est l'identité pédagogique et andragogique catholique. L'éducateur apporte une aide ( subdiarius ), selon la pensée scolastique du Moyen Âge ; il ne se substitue ni à l'enfant ni à l'adulte qui... Il faut cultiver cette dimension. L'éducation anti-autoritaire nous rappelle la vision unilatérale des choses en corrigeant notre synthèse. – Ou, comme le présente dialectiquement G. Snyders dans *\*Pédagogie progressiste\** ( 1971 ) : le rôle de l'éducateur, armé du ton et des exemples, des normes, de l'autorité, et des sanctions si nécessaire, – certes, mais aussi d'une attention particulière à l'individualité de l'enfant, à son autonomie , à son initiative, à sa participation et à ses intérêts. Fusion de l'éducation classique et de la nouvelle éducation, mais sans normes ni frénésie dionysiaque hostile à l'autorité ! – Pourquoi ne pas s'adresser aux anti- autoritaires avec cette synthèse élémentaire ? Dans un contexte pluraliste, ils ne détiennent certainement pas la seule sagesse, mais simplement une opinion parmi d'autres !

Les critiques de l'éducation anti-autoritaire se révéleront au fil du temps, à mesure que sa mise en place nous dévoilera ses résultats concrets – et non l'utopie et son idéologie (c'est-à-dire la description pseudo-scientifique) –. Ainsi, on apprend qu'un certain R.C. Robertiello , psychiatre new-yorkais très impliqué auprès de patients d'une vingtaine d'années, conclut que le syndrome d'échec devient la caractéristique marquante des produits de cette

nouvelle éducation (déjà non directive, voire permissive). Éducation. Des êtres attachants, doux, sans inhibitions, socialement doués avec le sexe opposé, etc.

Mais, une fois sortis du foyer parental, plongés dans le monde des affaires américain, dur et impitoyable, ou même dans des institutions d'enseignement supérieur, ils se révèlent remarquablement vulnérables : ils se sentent impuissants, voués à l'échec.

La raison, selon R., tient au caractère non ludique du monde réel pour des personnes élevées dans un esprit ludique. Non insensibles, non habituées aux limites, elles blessent la dure réalité de la vie (le fameux principe de réalité de Freud !).

- En tant que thérapie, le Dr Robertiello met l'accent sur deux points fondamentaux :

**(i)** le contact intime, physique et humain de la mère avec l'enfant (les mères amérindiennes portent leurs enfants attachés sur leur dos jusqu'à deux ans ; - cela donne aux petits Amérindiens sécurité et un sentiment de sécurité, de sorte que la peur devient pratiquement impossible dans cette toute petite enfance et constitue immédiatement la base de la névrose ; nos mères « modernes » les laissent souvent seuls ou entre les mains d'étrangers avec les conséquences que cela implique) ;

**(ii)** Dès la deuxième ou troisième année, la mère doit progressivement et avec précaution laisser son enfant prendre son indépendance, tant physique que psychologique, de telle sorte qu'il apprenne à se conformer à sa volonté (ou à celle de son père), si nécessaire par un ordre ou une interdiction explicite et autoritaire. Ceci afin d'éviter qu'une image fausse et illusoire de la réalité ne se développe dans l'esprit immature et naïf de l'enfant. Il doit accomplir des tâches le plus tôt possible et, dès l'âge de dix ans, apprendre à gagner de l'argent de poche par son propre travail, afin de se forger sa propre image à l'adolescence (coiffure, chambre décorée comme celle d'un adolescent, choix de vêtements et de chaussures, mais avec son propre argent de poche suffisant). Hormis le « droit » de fréquenter de mauvaises personnes (surtout entre douze et dix-huit ans), le Dr R. considère l'adolescent incapable de résister à la corruption par la fréquentation de mauvaises personnes (si nécessaire, le parent doit réagir avec des mesures très strictes, dit-il), et également à la consommation de tabac (qui doit être strictement interdite). Cela semble conforme à la sagesse éducative de tous les âges . Si l'interprétation des idées de Robertiello est correcte, alors il s'agit d'une première critique de la nature factuelle de l'éducation anti-autoritaire en tant

que démocratie dionysiaque, en tant que démocratie ludique.

### **1.7. Sophistiques**

L'étude comparative de l'éducation anti-autoritaire contemporaine et de la sophistique grecque est particulièrement fascinante. Ce mouvement est né de la grande crise de la religion grecque antique et de la philosophie présocratique . À cet égard, nous évoquons la conception ionienne de la matière et le nominalisme tel que le concevait Parménide . Ce nominalisme parméniidien implique la conviction que la nature inhérente des choses concrètes n'est qu'une étiquette, un « nomen », un nom convenu en relation avec l'unité mystique du monde. Le mobilisme a contribué à cette crise. Il sous-entend que tout est instable et d'une instabilité absolue. De plus, la philosophie grecque antique, avec Démocrite , se caractérise par le matérialisme et l'hédonisme, une morale du plaisir. Toutes ces conceptions reposaient sur un certain scepticisme, une tendance à remettre en question tout ce qui est supérieur et sacré, tout ce que la tradition antique avait reconnu pendant des siècles. Cette attitude sceptique présente une ressemblance frappante avec celle qui s'est développée parmi nous depuis les Lumières des XVIIe et XVIIIe siècles jusqu'à nos jours.

Face à eux se dressaient les Pythagoriciens , Socrate (quoique avec hésitation et tiédeur), Aristote, les Stoïciens (également avec hésitation et tiédeur), les théosophes de l'Antiquité tardive ( néo -pythagoricienne, néoplatonicienne puis panthéiste) ; l'Église prit également position contre le scepticisme, mais en s'appuyant sur les Écritures (croyance en Yahvé et en la Trinité). C'est sur cette base que se développèrent la patristique, puis la scolastique .

La crise post-conciliaire peut être perçue comme une subtile sophistication du catholicisme. L'Église surmontera-t-elle également cette crise aujourd'hui ? Stat sacrum, dum volvitur orbis : le sacré demeure, le monde périt !

A. T'Jampens  
1970